

Le Lys Blanc d'Alen

Ecrit par:
Orlane Sebäi

Copyright © Orlane Sebaï, 2025.

Tous droits réservés.

Le Lys Blanc d'Alen est protégé par copyright sous le numéro **00095604-1** via **CopyrightDepot.com**.

Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite, stockée dans un système de récupération ou transmise sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit (électronique, mécanique, photocopie, enregistrement, ou autre), sans l'autorisation écrite préalable de l'auteure.

Enregistré également auprès de la **Writers Guild of America**, n°2307216.

Une pensée

Une pensée pour toutes celles et tous ceux qui sont victimes de l'exploitation sexuelle. Nous sommes au XXI^e siècle et pourtant l'esclavage n'a pas disparu... il revêt d'autres formes.

Orlane Sebaï.

Préambule

Le Lys Blanc d'Alen est né d'un besoin profond d'exprimer la résistance, la beauté et la survie dans un monde fracturé.

En tant qu'auteure, j'ai choisi de situer cette dystopie dans une Afrique réinventée, non pas pour reproduire des récits existants, mais pour rendre hommage à la puissance évocatrice des paysages, des symboles, et de certaines dynamiques humaines que l'on associe aux fables et contes africains.

L'univers de Liliacéane est entièrement fictionnel. Il n'emprunte à aucune légende précise, mais s'inspire librement de la poésie animiste, de la spiritualité liée à la nature, de l'oralité et de l'importance du lien entre les êtres vivants que l'on retrouve dans de nombreux récits du continent africain.

En tant que femme métisse d'origine africaine, j'ai grandi entre plusieurs héritages culturels, entre imaginaires transmis et manques à combler. Ce roman ne parle pas d'une culture unique, mais d'un

espace intérieur, mêlé de mémoire diffuse, de respect, et de réinvention.

Le Lys Blanc d'Alen est une fable contemporaine, une parabole dystopique, mais surtout un appel à la mémoire des luttes invisibles, des solidarités silencieuses, et de la force que l'on puise parfois là où plus rien ne pousse.

1.

La soif. C'est la première chose contre laquelle je dois me battre tous les matins. À chaque réveil. La langue sèche et rugueuse, le palais sec, ce goût pâteux dans ma bouche. Je n'ai rien mangé depuis hier matin. Je tiens le coup. Je sais qu'une bonne tisane de feuilles de Sorge m'attend ce matin. Mon père en prépare chaque jour. Ça nous aide à lutter contre la faim. Le goût mentholé, infusé, mêlé à une fausse odeur de pain frais, nous donne cette impression de satiété tant recherchée partout dans Alen et parmi les trois quarts de la population des pays du Sud. Je me force à me lever. Une journée remplie d'aridité et de chaleur étouffante m'attend, comme à l'accoutumée. Mes pieds touchent le sol de terre cuite, déjà chaud. Une fois levée, je repose ma couverture de paille sur mon lit en terre, je l'arrange un peu.

Je jette un œil à travers l'unique fenêtre ou plutôt le petit hublot qui me sert de fenêtre. Le seul rayon de soleil qui le traverse illumine ma chambre. Il faut

avouer qu'il en faut peu pour éclairer la petite sphère en terre cuite faisant office de chambre. Chambre est d'ailleurs un bien grand mot : j'y dors. C'est tout.

Hormis mon lit, la petite table de chevet et l'armoire collée au mur, il n'y a rien d'autre. Ça me suffit. Je n'aime pas vivre dans ma case. Je m'y sens à l'étroit. Je préfère être dehors, au grand air. D'ailleurs, je passe le plus clair de mon temps dehors. Les trois quarts. Le quart restant, je l'utilise pour dormir et préparer le peu de nourriture que je parviens à récolter.

J'ouvre la porte en bois et sors de la chambre. Il me suffit de faire moins de dix pas pour arriver dans la cuisine. Des plans de travail et des rangements en terre cuite, une petite table ronde en bois avec deux chaises autour : voilà la définition d'une cuisine à Alen. Évidemment, toutes ne se ressemblent pas, mais la plupart sont similaires.

Quand j'arrive dans la cuisine, mon père touille dans une casserole posée sur des plaques de granit chauffantes. J'ai toujours loué le destin pour l'existence des plaques de granit chauffantes. Grâce à ces pierres noires comme le charbon, on peut faire

chauffer tout ce que l'on désire. Il suffit de frotter une pierre contre une autre et la chaleur se produit. Plus on frotte rapidement, plus la chaleur est vive.

MOI

— Bonjour, Père.

PÈRE

— Bonjour, Liliacéane.

À peine ose-t-il me regarder. Mon père et moi n'avons rien en commun. Tous les gens du village d'Alen vous le diront. Il est noir, avec un visage disgracieux. Ses yeux reflètent constamment la tristesse et le manque de joie de vivre. Il est grand, d'une corpulence modeste, mais paraît fragile. Il néglige tellement ses cheveux crépus, coupés en forme de boule, qu'ils sont aussi secs que la paille peuplant les champs de la vallée d'Alen. Moi, je suis son contraire. C'est ce que les gens disent. À cause de ma mère. Elle était très belle. Elle a été tuée pour ça.